

l'entourent qu'un corps à entourer, et qui subit, dans l'angoisse de son sommeil, les premiers attouchements de la fatalité.

Jean Cocteau s'est montré un très grand dramaturge et un très grand poète dans cette conception du héros enfantin. Cette pureté, en effet, dégage toute la beauté pathétique de l'œuvre et du symbole, et élève le mythe païen à la hauteur du symbole chrétien. L'Œdipe de la dernière vision, alors qu'a éclaté la machine infernale du destin, évoque la plus grande vision de misère terrestre, misère si grande qu'elle appelle et prophétise le secours de la rédemption. On conçoit

qu'une telle œuvre produise un effet puissant sur l'élite des premières soirées, et l'ensemble de la Presse lui a fait un accueil chaleureux. La foule suivra, il faut l'espérer. Il est possible pourtant, qu'une conception d'un artiste pur soit exposée, dans le jeu des lois scéniques, à un certain danger ; l'intérêt dramatique en est atténué, puisque l'histoire est connue et que les plus terribles péripéties ne réservent aucun imprévu ; la beauté poétique, certes, s'accroît d'autant, mais il reste un risque.

GASTON RAGEOT

LA MUSIQUE

DON JUAN « RETROUVÉ »

Par ADOLPHE BOSCHOT

La *Revue Bleue*, il y a juste un an, annonça, la première, ce que l'Opéra préparait et ce qui est enfin réalisé d'une façon admirable. Il s'agissait, tout simplement, de remettre à la scène de ce théâtre, et dans le vrai texte, un chef-d'œuvre longtemps mutilé.

L'année dernière, ici même, nous avons rappelé quelques-uns des « tripatouillages » les plus inconscients et les plus criminels. Dans notre cœur de vieux et impénitent mozartien, le projet de restaurer le véritable *Don Juan* nous obsédait depuis quelque trente ans. Un peu après la guerre, alors que nous nous occupions de la reprise des *Troyens* à l'Opéra, le directeur, M. Jacques Rouché, s'était tout de suite intéressé à la reconstitution du chef-d'œuvre mozartien. Et voici enfin le vrai *Don Juan* qui ressuscite dans un théâtre où il fut d'abord longtemps sac-cagé et ensuite longtemps oublié.

De nos jours, on le *retrouve*. Un tel mot, je viens de l'entendre plus d'une fois dans les couloirs de l'Opéra. On disait : « C'est *Don Juan* retrouvé » ; et quelques amateurs m'abordaient pour me dire : « Vous avez retrouvé *Don Juan* ».

Avouons que cette découverte n'était pas diffi-

cile à faire. Chacun sait que le manuscrit du *Don Juan* de Mozart est un des joyaux de la Bibliothèque du Conservatoire de Paris. Ce manuscrit en parfait état, très lisible, est complet et entièrement de la main du maître. On a donc, sous les yeux, l'œuvre authentique de Mozart. Par ailleurs, on possède les livrets originaux qui montrent comment la pièce, sous la direction de l'auteur même, fut donnée à Prague, dans l'automne de 1787, puis à Vienne quelques mois plus tard. Si donc un théâtre d'aujourd'hui désire représenter le véritable *Don Juan* de Mozart, il n'a qu'à le vouloir et à le débarrasser des innombrables « améliorations », c'est-à-dire des sacrilèges « tripatouillages » que l'on fit subir à ce merveilleux chef-d'œuvre.

Certes, comme on le dit parfois, *Don Juan* « ce n'est que de la musique. » On ne se gêna guère pour le défigurer pendant plus d'un siècle. Mais à ce compte-là, on pourrait dire : « Un Raphaël, un Rubens, ce n'est que de la peinture », et on en profiterait pour découper un tableau en deux ou trois, pour le faire repeindre par de vagues rapins et rafistoleurs !

L'Opéra, grâce à l'intelligente initiative de M. Jacques Rouché, vient de rompre avec de si

ridicules errements. Il nous donne, enfin, le vrai texte de Mozart. Ni suppressions, ni adjonctions, ni réorchestration. Voici Mozart, Mozart seul, et cela suffit : son chef-d'œuvre apparaît dans sa beauté radieuse et dans sa jeunesse immortelle.

Aujourd'hui, sans analyser cette œuvre si célèbre et si mal connue, contentons-nous d'enregistrer un succès triomphal et de constater la haute valeur de l'exécution.

Un tel mérite résulte de deux causes principales : le talent des interprètes, et aussi leur long et acharné travail. Pendant plus de quatre mois, les études musicales se sont poursuivies sans interruption. Elles furent dirigées par un répétiteur hors ligne, M. Abravanel.

Les deux grands rôles de femmes sont tenus par Mme Ritter-Ciampi et par Mme Germaine Lubin. Voilà des noms qui contiennent d'avance beaucoup d'éloges. Dans le rôle de Donna Elvire, l'art vocal de Mme Ritter-Ciampi atteint à la maîtrise complète. Les vocalises et les phrases lyriques sont d'une impeccable pureté : il est impossible de pousser plus loin la certitude du style. L'on est ému d'une telle résurrection de Mozart lui-même.

Dans le rôle de Donna Anna, Mme Lubin apporte une passion, une spontanéité, un jaillissement d'émotion, qui sont d'un effet irrésistible. Elle émeut par les inflexions et le charme de sa voix ; elle donne à cette victime du criminel séducteur une grandeur, une noblesse et une vérité qui s'imposent à l'admiration.

Le rôle de Don Juan est multiforme. Que n'a-t-on pas imaginé à son propos ? Les romantiques, et surtout Byron, Hoffmann et Musset, ont amalgamé à ce personnage des aspirations qui auraient surpris Mozart. M. André Pernet nous restitue un Don Juan purement mozartien. Il pose les phrases du chant avec beaucoup de goût ; grâce à une excellente articulation, il fait entendre toutes les paroles ; et il donne à son personnage l'allure vive, insouciante et désinvolte qu'exige le texte original. M. Villabella prête à Don Ottavio l'éclat d'une belle voix de ténor et la netteté de ses vocalises.

Et voici un nouveau venu à l'Opéra, qui fait un début éclatant. C'est M. Cabanel. Il montre, dans le rôle de Leporello, d'incontestables qualités : éclat vocal, jeu intelligent et facile, excellente diction, si bien que tous les effets franchissent la rampe et remplissent la salle.

Enfin, Zerline trouve en Mme Solange Delmas une voix souple, fraîche et bien conduite ; Mazetto reçoit de M. Louis Morot la bonhomie pay-

sanne de ce rôle bouffe ; et le Commandeur, grâce à M. Médus, apparaît avec sa grandeur tragique.

Ces éléments remarquables reçoivent, du chef qui anime l'œuvre, une impulsion vivante qui jaillit du cœur même de la musique. Selon un mot célèbre et plein de sens, il faut constater que toute l'exécution, grâce à M. Bruno Walter, naît dans la musique. Un tel éloge contient tous les autres. Oui, l'œuvre est réalisée par un mozartien convaincu, passionné, pour lequel un style incomparable n'a plus de secret. Ici, toutes les notes sont expressives et chacune d'elles reste à son plan, dans une partition d'une rapidité impérieuse, foudroyante comme celle de Shakespeare, et qui s'unit à une eurythmie, à une beauté, à une pureté dignes d'un Racine, d'un Raphaël et des artistes les plus accomplis du « miracle grec ».

Que de nouveautés dans cette reprise (ou plutôt dans cette première parisienne) seraient à signaler ! Citons au moins la réalisation bouffe des récitatifs, — les trois orchestres sur scène, dans le final du premier acte, — et le rétablissement de tout le finale du second, admirable page vocale, mais que l'on supprime sur presque tous les théâtres.

La mise en scène, scrupuleusement réglée par M. Chéreau, est conçue dans son véritable esprit et tout entière au service de la musique. Aussi bien, M. Rouché vient de publier une brochure sur ce sujet et d'en faire, avec érudition, l'étude historique et critique. Quant à l'orchestre, il trouve dans une œuvre si parfaite, la meilleure occasion de prouver l'excellence des instrumentistes.

Resterait à parler du mozartien qui a rétabli le vrai texte de *Don Juan* et qui s'est efforcé de traduire le livret. Mais il ne m'appartient pas de le faire. Je ne puis, à propos de cette traduction, que remercier les artistes qui ont bien voulu l'apprendre et qui la défendent avec tant de talent. Je remercie mes confrères de la critique et les auditeurs qui l'ont jugée avec tant de bienveillance.

Et je n'oublie pas que, sans M. Jacques Rouché, cette résurrection du vrai *Don Juan* n'aurait pas eu lieu. Qu'il permette à un vieux mozartien de lui dire, avec émotion et une complète sincérité, que Mozart le remercie.

ADOLPHE BOSCHOT
Membre de l'Institut.

REVUE BLEUE